

LES CONSULS D'ALGER

PENDANT LA CONQUÊTE DE 1830.

Lorsque l'on eut acquis à Alger la certitude que la France préparait une expédition formidable contre ce nid de pirates, les consuls européens qui s'y trouvaient accrédités durent songer à se prémunir contre les dangers personnels dont les menaçait une collision devenue imminente ; surtout de la part du peuple au milieu duquel ils vivaient et dont ils avaient appris à connaître le fanatisme, la cruauté et le peu de respect pour le caractère des agents diplomatiques chrétiens.

La trace officielle de leurs légitimes préoccupations à cet égard se trouve dans la pièce suivante qu'un honorable collègue, M. Bresnier, a bien voulu nous communiquer et que nous reproduisons textuellement, nous contentant d'accompagner de rectifications, placées entre parenthèses, les quelques fautes contre la grammaire qui s'y rencontrent et qui ne pouvaient manquer d'échapper à des étrangers écrivant accidentellement dans notre langue :

« Nous, soussignés, ayant résolu de nous réunir pour la commune sûreté dans le jardin de Ben Taleb, loué par nous pour cet objet, cette résolution a été approuvée par S. A. le Dey, à condition, cependant, qu'aucun pavillon ne fût alboré (arboré); comme (attendu que) il ne permet pas que celui d'une même nation flottât (flotte) à deux endroits.

» Cette clause nous a paru contraire à l'objet de notre réunion, la sûreté, et nous avons résolu de proposer au Dey de dégarnir une de nos campagnes du pavillon pour le placer au lieu de la réunion.

» Le consul général des États-Unis d'Amérique, pour l'intérêt et pour le bien de cette réunion, a consenti à faire ce sacrifice, facilité par la proximité de son jardin du lieu de la réunion; ce que le Dey a approuvé.

» Cela étant ainsi, nous prenons l'engagement de nous réunir

dans ledit jardin à frais communs et de ne pas nous y soustraire qu'avec le consentement commun de tous. »

Pablo CHACON,
Consul général d'Espagne.

J.-A. CARSTENSEN;
Consul général de Danemark.

Joh.-Fred. SCHULTZE,
Vice-Consul de Suède, chargé
des affaires du consulat.

Gennaro MAGLIULO,
Consul général de Naples.

H. LEE,
Consul général d'Amérique.

« Copie conforme à l'original qu'on conserve dans la chancellerie du consulat général de S. M. le Roi des Deux-Siciles.

» Alger, 30 avril 1830.

» Le consul général des Deux-Siciles,

» Gennaro MAGLIULO. »

Un nom manque au bas de cette pièce, celui du consul général d'Angleterre ; ce représentant de S. M. Britannique, s'isolant de ses collègues dans cette circonstance solennelle, avait voulu rester dans sa campagne avec sa famille. Les motifs de son abstention s'expliquent assez bien par des faits dont nous aurons à parler un peu plus loin.

Les consuls européens, en se groupant ainsi en un même endroit, n'agissaient pas uniquement dans la pensée de sauvegarder leur sécurité personnelle ; ils voulaient aussi constater leur accord parfait, quant à la question de neutralité absolue qu'ils entendaient garder dans la guerre entre la France et les Algériens, neutralité qui leur était, en effet, commandée par leur caractère diplomatique et qu'ils observèrent fidèlement.

C'est avec ce programme en vue qu'ils attendirent les événements. Certes, leurs angoisses durent être grandes pendant les quinze jours qui suivirent le débarquement des Français à Sidi-Féruche ; mille faux bruits alarmants, accrédités par l'inaction de notre armée, qui ne pouvait se porter sur Alger avant l'arrivée du matériel de siège, les auront fait passer plus d'une fois de l'espérance à l'abattement, par rapport à cette grande lutte de la civilisation contre la barbarie, dont le bruit arrivait inces-

samment à leurs oreilles, et dont le résultat ne pouvait leur être indifférent.

Enfin, le 29 juin, avant le point du jour, notre armée s'ébranle et s'avance vers le fort l'Empereur. M. de Bourmont, qui marchait avec l'aile gauche, arrive, vers neuf heures du matin, sur un point culminant du Bouzaréa, à la vigie ; Alger se présente alors tout-à-coup à ses regards ; et, sous ses pieds même, à côté du marabout de Sidi Bennour, flotte, sur le jardin de Ben Taleb, un pavillon, celui d'Amérique, tandis que d'autres sont également arborés un peu plus bas, dans la Vallée des Consuls, où se trouvaient groupées les maisons consulaires d'Angleterre, de France, de Belgique et des Etats-Unis.

Le général Achard fut alors envoyé avec un détachement du 14^e pour reconnaître le jardin de Ben Taleb, qui était gardé par des janissaires. Il y trouva les consuls de toutes les puissances réunis avec leurs familles, sauf, comme nous l'avons dit, celui d'Angleterre. Le général fut parfaitement accueilli par ces messieurs, qui lui donnèrent un déjeuner ainsi qu'à son état-major. Les consuls témoignèrent, d'ailleurs, le désir de rester complètement neutres dans la lutte engagée, quelque fussent leurs sympathies pour la cause française qui était, après tout, celle de la civilisation européenne.

Quant au consul d'Angleterre, dont la campagne était tout près de là, il ne se montra pas ; on ne le vit que quelques jours plus tard, le 4 juillet : il accompagnait alors le parlementaire algérien envoyé par le Dey après la chute du fort l'Empereur, avec lequel étaient tombées les dernières illusions et les dernières espérances de ce souverain. D'après Hamdan Khodja, dans ses *Aperçus historiques* (p. 189 et 194), ce parlementaire, un certain Moustafa Makatadji, était un des complices du khaznadji ou secrétaire des finances, lequel voulait, à la faveur des circonstances, arriver à prendre la place d'Hussein Pacha. Aussi, ce digne envoyé offrit-il au général en chef de lui apporter la tête du Dey sur un plat, galanterie turque que M. de Bourmont repoussa avec indignation. Il va sans dire que celui-ci n'admit pas davantage l'offre d'intervention que lui fit de son côté le consul anglais. Bien que cet agent de S. M. Britannique

protestât qu'il agissait seulement comme ami d'Hussein Pacha, la distinction ne fut pas acceptée par le général français, qui coupa court à toute tentative de ce genre en déclarant qu'il entendait suivre la négociation en famille avec le Dey (1).

Nous publierons prochainement une série de pièces diplomatiques anglo-françaises relatives à l'expédition d'Alger. Elles ont été, il est vrai, imprimées en Angleterre dans l'*Annual Register*. Mais elles sont fort peu connues chez nous et elles méritent cependant de l'être, pour la plus grande intelligence des préliminaires de la conquête de 1830, notamment de l'épisode dont nous venons d'entretenir le lecteur. A ce titre, elles ont surtout un grand intérêt pour nous autres algériens.

A. BERBRUGGER.

(1) Ces faits sont établis par des documents officiels, et consignés dans la plupart des relations particulières qui ont été faites de notre conquête de 1830. Un an avant sa mort, M. le maréchal Pelissier, duc de Malakoff, les rappelait dans son *Mémoire sur les opérations de l'armée française sur la côte d'Afrique en 1830*, p. 58 et 67.